

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 38

Artikel: Patet à la chasse
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et pousser la moustache de ses garçons tout en vendant du calicot ou des pommes tapées. La fortune est venue. De négociant honnête, on est monté au grade d'honnête rentier, position sociale qui exige l'abandon de certaines habitudes et l'adoption de mœurs un peu nouvelles. D'ailleurs les « demoiselles » ont été élevées à la moderne — gymnase, conservatoire, science et piano, tennis, cake-walk et matchiche — elles trouveront sans doute un mari dans un monde plus raffiné que le monde paternel, il faut donc leur fournir l'occasion de pêcher un époux quelconque. De là les voyages en été, les bals en hiver.

Le bal ce n'est rien, M. Snob joue au binocle tandis que ses filles valsent ou « tapissent », mais le voyage, le séjour de montagne !

Salut, glaciers sublimes,
Vous qui touchez aux cieux,
Nous gravissons vos cimes
Avec un cœur joyeux !...

Pour obéir au *Guide*, que M. Snob considère comme le manuel du voyageur distingué, il s'astreint à un régime d'excursions, d'ascensions, de levers et de couchers de soleil, d'admiration obligatoire et de fatigues aristocratiques. Il souffle, il sue, il maigrit, mais sans se plaindre, souriant autant que possible, soignant ses cors et son lombago et soupirant après l'heure qui sonnera le retour au logis familial. Ces dames s'amuse, ces demoiselles flirtent et lui se console en pensant que, tôt ou tard, ses filles une fois mariées, il lui sera loisible de demeurer en sa maison ou de cultiver ses roses dans un jardinet, au bord du lac.

Mais, en attendant cette heure de délivrance, il se soumet aux « exigences de sa position sociale ». Il faut aller ici, grimper là, visiter le château de X, escalader les ruines de Z, arpenter le viaduc de K, cueillir l'edelweiss, affronter les tramways, faire de la luge et du sky, se conformer à toutes les coutumes du tourisme, jeter des cailloux dans des « abîmes sans fond », crier son nom à des échos multisonores, se faire mouiller par des cascades célèbres, donner des sous aux petits mendians qui guettent le « bon monsieur », se laisser marcher sur les pieds par la grosse voisine et s'excuser avec un mot aimable, bref, accepter, par snobisme, toutes les adorables corvées de la vingtième année et des premiers printemps.

Et puis, il y a encore la parties négatives : les choses que l'on voudrait faire et qui « ne sont pas reçues », quoique n'ayant rien d'intéressant ou d'immoral. Ces choses dont ces demoiselles s'offusquent.

— Oh ! papa.

— Y penses-tu !

— Mais ça ne se peut pas.

— Cependant...

— Non, je t'assure. Regarde un peu les Maréchal...

Et comme les Maréchal n'admettent pas les velléités d'indépendance de M. Snob, il doit se soumettre et s'incliner devant la fôdôdorme, ainsi que le voulait Bridoisson. Il se condamne donc à de petits supplices ou se prive d'honnêtes jouissances « pour être correct » et paraître « éduqué », toujours selon les exigences de sa position sociale. Et, au lieu de vivre en paix ses dernières années, il s'impose des chaussures trop étroites, ou une promenade hippique. Si le bon ton l'exige, il s'improvisera chauffeur et s'affublera de lunettes noires.

Tout cela en s'émerveillant, en s'extasiant, en se pâmant, sans d'ailleurs comprendre beaucoup aux beautés dont il se gave par ordonnance de la mode, comme certaines gens se remplissent de tisanes par ordonnance du médecin.

La consigne est d'admirer, dirait Pandore ; et M. Snob admire.

LE PÈRE GRISE.

Patet à la chasse.

TIENS ! David Patet qui s'en va à la chasse !

A cette exclamation, poussée d'une des fenêtres en face de l'épicerie Patet fils, les bonnes gens qui étaient à la rue ou qui prenaient le frais sur le seuil de leurs boutiques, concentrèrent leurs regards sur un petit homme trapu, vêtu d'un affreux drap caca-d'oie et portant en sautoir une gibecière et un fusil à deux coups. C'était bien David Patet. Il avait beau raser les murs et rabattre sur son nez l'aile de son feutre tyrolien, trente-six paires d'yeux le reconnurent d'emblée.

— Ponne jasse ! lui cria Schmidt, le cordonnier.

— Merci, merci, répondit Patet en pressant le pas.

Il se sentait passablement gauche dans son accoutrement de nemrod et il avait hâte de se soustraire à la maligne curiosité du quartier. Un de ses clients crut avoir la berlue en le voyant grimper la rampe du Calvaire de toute la vitesse de ses courtes jambes.

David Patet prit, à la Sallaz, le tram du Chalet-à-Gobet. Dans la voiture crème, il se trouva nez-à-nez avec la grosse madame Blesson, une amie de sa femme.

— J'aurais mieux fait de monter à pied, dit-il en lui-même, elle va m'assassiner de questions.

Il ne se trompait pas.

— Je ne vous savais pas chasseur ! fit cette dame.

— Vous me voyez tout aussi étonné que vous, chère madame, de me trouver en cet équipement : je fais aujourd'hui mes premières armes.

— Oh ! un militaire ne doit pas être emprunté !

— Militaire ! mais je n'ai plus touché de fusil depuis l'époque lointaine où le corps des cadets manœuvrait à Beaulieu sous le commandement du colonel Gaulis.

— Et cette chère Eugénie n'est pas inquiète de vous voir courir subitement les aventures cynégétiques ?

— Je ne vous jurerai pas qu'elle soit tout à fait rassurée ; seulement, elle a bien dû se faire une raison, ma bonne petite femme...

— Vous lui avez démontré que chasser valait pour le moins autant que jouer au jass ou au billard ?

— Je ne lui ai rien démontré du tout, attendu que je n'y tiens pas plus qu'elle, à la chasse, et que si je me mêle de troubler les bêtes des bois, c'est sur le conseil de mon médecin.

— Pour maigrir ?

— Hélas ! oui. Or, comme les cures d'eaux produisent sur moi un effet tout opposé et que je ne puis faire du cheval, à cause de mes jambes pas assez longues, ni de l'alpinisme, vu ma propension au vertige, ni du canotage, ne sachant pas nager, il ne me restait que cette maudite chasse.

— Vous n'avez pas trop l'air, en effet, de faire une partie de plaisir.

— Non, je me demande même si je n'aurais pas été plus sage en restant à mon épicerie et en plantant là les bienfaits de la chasse, Siméon et son chien.

— Parlez-vous de M. Siméon, le professeur ?

— De lui-même. C'est un de mes amis, qui est né la carabine à la main et la carnassière en bandoulière. Quand il a su que la Faculté m'expédiait aux troussees des lièvres du Jorat, il n'a plus eu de repos qu'il ne m'eût armé et équipé de pied en cap. Il me rejoindra à l'aube avec Pyrame, son épagneul, et avec les munitions, car ma femme n'a pas voulu que je les porte. Moi, je coucherai au Chalet-à-Gobet, pour être plus dispos demain matin... Mais nous y voici précisément... Adieu, chère madame.

David Patet, après avoir soupé d'assez médiocre appétit, alluma un cigare et fit les cent pas, à la lueur des étoiles, devant la vieille au-

berge. Il bâillait à se démantibuler la mâchoire, quand la sommière vint l'appeler :

— Mme Patet demande Monsieur au téléphone.

— Bien, j'y cours.

Drrrr... drrrr... drrrr !

— C'est toi, chérie ?

—

— Très bien, et toi ?

—

— N'aie pas peur, Madame Barbey fera bassiner mon lit.

—

— Non, je préfère la petite camisole que tu m'as faite ; elle est plus légère.

—

— Quel trac tu as, ma pauvre petite ! Mais puisque je te jure que c'est Siméon qui chargera !...

—

— Oui, c'est aussi lui qui a la graisse pour la chaussure... A demain soir, chérie !

La nuit de David Patet fut assez agitée. Il rêva qu'il était poursuivi par un animal prodigieusement féroce, qui avait la queue en panache de Pyrame, les yeux malins de Siméon et la langue de Madame Blesson ; aussi, vit-il, en s'éveillant, qu'il avait lancé sur le plancher de sa chambre, édredon, draps et couverture et qu'il ne lui restait plus, sur le creux de l'estomac, que la bassine, froide maintenant, de Madame Barbey.

— Tu te remettras de ton cauchemar dès que nous battons les buissons, lui dit Siméon en allant le prendre au saut du lit.

Le chocolat du déjeuner avalé, les deux chasseurs gagnèrent, en prenant sous bois, l'extrémité de la combe de Mauvernay, puis un carrefour de chemins herbeux, à deux pas de la lisière de la forêt.

— Bougeons pas et motus ! fit Siméon en mettant un doigt sur sa lèvre ; ça sent le fauve ; par ici.

— Mais mon arme n'est toujours pas chargée ! chuchota Patet.

— C'est juste... Passe-la moi... Je lui fourre deux balles, une dans chaque canon, tu vois, et je rabats les chiens... Maintenant, ouvre l'œil et, quand tu voudras tirer, épaula sans précipitation.

Siméon avait à peine dit ces mots qu'un lièvre traversa le sentier à trente pas en avant. Deux coups partirent à la fois. Le lièvre tomba sur le flanc et Pyrame de rapporter tout aussitôt le cadavre tiède et saignant. C'était un mâle au râble superbe.

— C'est moi qui l'ai eu ! s'écria David Patet, qui ne se sentait pas de joie.

— Si tu en es sûr, prends-le sans lanterner, répondit Siméon, qui n'en était plus à compter ses heureux coups de fusil.

Les deux amis s'enfoncèrent dans les parages solitaires qui s'étendent entre le chalet du Refuge et Froideville, et où alternent les maigres prairies avec les clairières et les sapinières. Bien que Siméon affirmât que la région était bonne, ils n'aperçurent pas même la queue d'un écureuil. Patet suait à grosses gouttes et soufflait comme une petite locomotive.

— Je crève de faim, fit-il en s'affalant sur une souche de sapin ; si nous dînions ? il est midi à l'instant.

Il faillit se fâcher tout rouge en voyant Siméon tirer tranquillement de son sac une petite miche de pain et deux tommes de chèvre.

— De la tomme et du pain pour tout potage, après s'être exterminé durant cinq heures d'horloge à travers les ronces ! tu te moques de moi, Siméon.

— Je te jure que je n'en ai pas la moindre envie. Si je souris, c'est de ta mine déconfite. Mais, gros goulu, on ne fait pas un repas d'ambassadeur quand on a encore toute l'après-midi

à chasser ! Ce soir, nous nous rattraperons, je te le promets.

— Et pour arroser notre poulet de maçon ?

D'un geste, Siméon montra une source qui jaillissait d'un creux moussu, à deux pas de là.

— Comme farce, c'est assez réussi, je te félicite, mais si tu l'imagines, mon cher Siméon, que je me sens l'envie, avec ce régime-là, de sauter de nouveau les troncs et les fossés jusqu'à la nuit, tu l'illusionnes : à mon âge — j'aurai 46 ans à la Saint-Martin, — on ne fait plus de folies de cet acabit-là !

— Alors, tu me lâches et tu regagnes le Chalet-à-Gobet ?

— Je te laisse dans ton désert, oui, Siméon, et je rentre à l'auberge, où je ferai un gentil dîner, où je boirai une bonne bouteille à ta santé et où enfin je trouverai une gentille voiture de tramway qui me ramènera bien vite dans mes pénetes.

David Patet exécuta ce programme point par point, si bien qu'à l'heure du souper, il déposait, non sans une pointe d'orgueil, sa gibecière rebondie, sur le comptoir de son magasin.

— Je l'ai eu du premier coup, dit-il à sa femme, tandis que Siméon n'a rien attrapé du tout.

— Ton ami n'est vraiment pas récompensé de ses peines, dit Mme Patet, et elle sourit en songeant que Siméon lui avait juré, pour éviter tout accident, de n'armer le fusil de son mari que de capsules sans projectiles. V. F.

Oh ! chanson.

Oh ! chanson, voix caressante de l'amour
voix sonore de la gaîté, voix harmonieusement
plairtive de la douleur, voix légère de la frivolité,
voix cinglante de la malice, voix touchante de la piété,
voix argentine du rire, voix puissante et entraînante
des passions populaires, docile interprète de tous les
sentiments de l'âme humaine, ton règne est de tous
les temps. Malheur à qui te profane ; malheur à qui
met au service de la vulgarité ton charme subtil et
séducteur.

Lentement, les heures s'en vont,

C'est la nuit,

La nuit douce et bonne ;

La nuit éléméte, aux vagabonds ;

C'est la nuit douce, la nuit bonne.

Pour dormir,

Il ne faut pas rêver d'amour,

Pour dormir.

Enfant belle,

Ton cœur palpite comme une aile.

Pour dormir

Il ne faut pas avoir le cœur lourd

De désir ;

Pour dormir.

C'est ici la première strophe d'une « sérénade » de Pierre Alin, artiste et chansonnier de chez nous, bien connu des lecteurs de *Conteur* et des Lausannois, qui eurent la primeur de son talent.

Les premières chansons de Pierre Alin, publiées à Lausanne et à Milan, conquièrent d'emblée la faveur des amateurs des choses originales et délicates. Pierre Alin, qui est un sensitif, chante comme il sent, indocile parfois aux règles établies et à la tradition. Cette indocilité est tout gain pour le caractère très personnel de ses chansons, et l'élégance, ni le charme de la forme n'y perdent rien.

Xavier Privat, le fin chansonnier parisien, disait récemment de Pierre Alin, dont il eut occasion d'ouïr les chansons, que « le succès lui devait sourire ». Il lui sourit.

La sérénade dont nous avons donné plus haut une strophe, fait partie des « Six chansons douces » que viennent d'éditer MM. Foëtisch frères.

Onna vôtâ.

SALUT, Abram, iô dau diablo va-to dinse que te t'ê lave l'ê man et lo mor. Va-to à la vela ?

— Bin su que na, Samuliet, on a rein à fère pè clli Lozena la demeindze ; vu mè revoudre on bocon po allâ votâ.

— Quinna vota lài a-te dza voua ?

— L'è rappoo à l'absinthe po savâ se faut on-cora ein veindre dein lè cabaret.

— Ah ! l'è voua qu'on vote po cein. Iè fan de lài allâ assebin. Tè que te sâ adi tot, quemet crâi-to que faille votâ po bin fère ? Mè, n'è pas z'u lesi de suivre lè papâ, l'è z'u ma modze que l'a fé lo vi et ion de mè caïon que m'a baillî mè de couson que mon recor.

— Eh bin ! Samuliet, se t'i po l'absinthe te vote na.

— Quemet ! faut dere na se on la vâo et oï s'on n'èin vâo rein ? l'ari cru tot justo lo con-fèro. L'è onna vota à la betetiula. — T'èin vâo ? — Na ! — T'èin vâo rein ? — Oï. Tè rondzâi ein avoué. Porquie fan-te dinse lè z'affère ?

— L'è d'èfecilo de cein tè espliquâ bin adràî. Crâio que l'è po cein que quand on a trào bu de clli l'absinthe on vâi tot à la betetiula assebin.

— Adan, Abram, fau-te votâ oï ?

— Diabe lo mot, que l'èin sé ! Justameint voliâvo allâ demândâ âo syndiquo. A mon idée, on porrà quasu votâ contre, cein faré veindre mè de vin. Mâ, tot parâi, l'arant du baillî la per-mechon de pouâi veindre oncora cll'absinthe la demeindze matin, dèvant midzo.

— L'è veré, mè seimblie assebin que porrant la dèfèindre la senanna ; ma po la demeindze, su d'accou avoué tè, omète no betâ de niveau avoué lè vatse po lo recor sti an qu'on è d'obedzi de rein lau z'èin baillî que lè demèindze de coumenion. L'arant du fère dinse po l'absinthe, na pas la dèguenautsi tot dau mimo iadzo.

— Aô fin ! s'è faut pas épouâiri, on bâirà dau vin à la pllièce. Crâio que tràî dècis derrâi lè tètè fa atant de bin que cll'igie troblâie, que l'è quemet lo bâiro âo vi.

— Vâi-ma se pè la suite ie vegnant à no d'ôta assebin lo vin ?

— Oh ! po cein, Samuliet, lài a rein à risquâ. On è Vaudois et se jamais no fasant djonâ n'outrè tràî verro, te verri ! on farâ quemet ein 45, onna révoluchon.

Et pu que lài âodrî assebin, câ, po mè, s'on mè remouâve mè gotette, crâio adi que porri ein parti.

— On lau derâi adan à cliiau conseillé que fant lè lois quemet Djan de Gauze que l'avâi mau à n'on get. L'ètà z'u à la consurta vè on mâidzo de pè Lozena que lài fâ : Djan de Gauze, vo bâide traù, l'è po cein que voutron get l'è tot rodzo ; vo faut arretâ de bâire, sein quie l'è fotu. — Arretâ-vâi on momeint ! lài repond Djan de Gauze, se botso lo bâire, l'è su que l'èin parto. Rava po mon get, mille dieux ; vu pas po onna sacré fenitra laissi veni avau tot l'ottô. — Et l'è parti ein faseint lo poeing au mâidzo.

— Respect por li. Ora allein bâire on verro dèvant de votâ.

MARC A LOUIS.

Ce qui s'en va.

FIN

LE jour des Trépassés (2 novembre), à 4 h. du matin, le guet annonçait l'arrivée de la fête en disant :

Réveillez-vous, priez, pensez ;
Voilà le jour des Trépassés,
J'annonce encore, et c'est assez :
Quatre heur's, quatre !...

Du reste, bien souvent à minuit, en dehors de cette fête, on priait pour les trépassés, ou du moins le guet invitait les fidèles à le faire, à preuve ce couplet de Charmoille :

Eveillez-vous, gens qui dormez ;
Priez Dieu pour les trépassés !
Minuit vient de frapper ! (bis).

Le 31 décembre, le soir de Sylvestre, à minuit, le guet saluait la nouvelle année :

Dieu vous donne la bonne année !
Bon guet, bon guet vous l'a gagnée.
Car la douzième heure a sonné :
Minuit, minuit !

Je rappellerai en passant que la même coutume s'est perpétuée à Lausanne. On sait que, du haut de la tour de la Cathédrale, le guet crie encore tous les soirs :

C'est le guet ! Il a sonné dix, il a sonné dix !

Le 31 décembre, à minuit, il s'écrie :

C'est le guet ! Il a sonné mil neuf cent six !

D'ailleurs ce fameux chant n'était pas sans avoir ses inconvénients. Je ne parlerai pas des gamins qui, pour faire endêver le guet, attendait qu'il eût crié : *èkûtè s'k'i vò dirè (Ecoutez ce que je vais vous dire, et qui ajoutaient : bôtâi vot' n'è k'i vò pâtè ! (Bouchez votre nez (que) je veux péter !)* Mais il est bien évident que lorsque le guet chantait à un bout du village, les jeunes gens, amis du tapage, savaient très exactement l'endroit où il se trouvait ; ils ne se gênaient donc nullement de faire des niches et de jouer des tours du côté opposé ; comme on ne peut être au four et au moulin, ils avaient beau jeu et les farces d'aller leur train ! Ainsi que me l'écrivait un correspondant : « Pendant que le guet de nuit chantait les heures à un bout du village, les jeunes gens faisaient des farces à l'autre bout. Evidemment c'était un moyen de contrôle, mais ces farces ! Ah ! les belles farces ! J'ai vu ces choses et y ai participé. Malheureux les gens naïfs ! On prenait des canards et on allait les précipiter dans la cheminée d'une pauvre femme... On démontait une voiture pièce par pièce et on la remontait sur le faite d'un toit. On portait des volets sur un arbre. Une fois nous avions porté un énorme tas de fagots devant la porte d'un bon vieux couple ; le jour ne venait pas pour ces braves gens ! On allait taper à la fenêtre des maris jaloux et on appelait la femme par des petits noms ; celle-ci était battue et on riait. — C'est fini et sans que le guet s'en mêle. C'est un fonctionnaire inutile qui va faire *stèrôbe* dans les auberges, attrape un verre de vin, et c'est tout. C'est qu'aujourd'hui chaque individu est son propre gardien, et si un faiseur de farces est connu, on sait faire un procès-verbal et le conduire devant le juge. Autrefois la victime invitait encore ses bourreaux à prendre un petit verre de *bonne*. Oui, oui, c'est fini ! »

... Actuellement, je ne connais plus guère qu'un village où le guet de nuit fonctionne encore comme dans le bon vieux temps : c'est *Châtillon*, dans le Val de Délemont. Et même là, il a existé anciennement une coutume fort originale ; je ne sais malheureusement pas si la même chose s'est pratiquée ailleurs. Voici : il n'y a pas de guet de nuit attiré ; c'étaient les bourgeois qui, à tour de rôle, remplissaient cet office pendant une nuit et chantaient les heures. La commune avait une vieille hallebarde qu'on portait le soir chez celui qui devait prendre le service ; ce dernier la gardait jusqu'au lendemain soir, la passant alors à son voisin. — Plus tard, on nomma un guet de nuit officiel, et les bourgeois furent libérés de la corvée. En 1873, on fit comme dans les autres communes et l'on supprima le chant du guet.

Il nous faut donc en prendre notre parti et constater que la chanson du guet de nuit a complètement disparu dans le Jura et n'est plus qu'un souvenir. ARTHUR ROSSAT.

Les huit jours de Bel-Air. — Depuis hier programme tout nouveau au Kursaal, auquel le public est de plus en plus fidèle. On applaudit fort les « Raimond-Raimond », excentriques étonnants ; « M. Devries », un jeune ténor genevois, plein de promesses ; « Mario et Zoraïde », sauteurs équilibristes ; les « deux dogues », calculateurs et liseurs de pensées du professeur français Castel. Jusqu'ici, les dames semblaient avoir le monopole de la transmission de la pensée ; aujourd'hui, les chiens leur font, paraît-il, une sérieuse concurrence.

Deux comédies : *Les Boulingrin*, de Courteline, et *Hors les lois*, nouveauté en vers de Marsolleau. Pour finir, le vitographe, donnant des vues nouvelles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Horcard.
AMI FATIO, successeur.